

Précisions autour de l'UPB

Ci dessous une interview réalisée en octobre 2010 pour l'association [Animafac](#).

Quelles différences majeures pouvez-vous évoquer entre l'Université Populaire de Bordeaux et ses sœurs?

Les Universités Populaires recouvrent des modalités de fonctionnement très diverses que ce soit au niveau de la forme de leurs séances (conférences, ateliers...) que des contenus abordés (sciences sociales, histoire, sciences dures, philosophie). On pourrait même aller jusqu'à dire que chaque Université Populaire est différente de sa voisine. Il est donc difficile d'évoquer des différences là où la seule correspondance entre toutes ces sœurs est « le savoir pour tous, tout au long de la vie »

Néanmoins la particularité principale de l'Université Populaire de Bordeaux me semblent être son origine politique.

L'Université Populaire de Bordeaux est issue d'un mouvement social, qui a agité les Universités de France durant quatre mois au début de l'année 2009. Ce mouvement de grève s'opposait à la mise en place de la Loi de Responsabilité des Universités. On ne va pas revenir sur les débats de cette loi ici mais disons que durant ces quatre mois nous avons réfléchi collectivement au rôle de l'Université dans la société et plus largement à la place du savoir dans celle-ci. On envisage la plupart du temps les mouvements sociaux uniquement par les perturbations et les gênes qu'ils provoquent en négligeant totalement le potentiel formateur et créateur qu'ils recouvrent. Imaginez : rédaction de tracts, analyse d'une loi, débats en assemblée générale, autogestion... Voilà des moments pour des jeunes gens où se vivent les engagements et les idées. Comme le dit le Conseil National de la Résistance « Résister c'est créer et créer c'est résister »

Ainsi l'Université Populaire de Bordeaux est née de ce mouvement social, à la fois des interrogations dues à son échec et de notre volonté à perpétuer ce combat et ces réflexions sur les savoirs. Et à notre connaissance ce n'est le cas d'aucune autre Université Populaire en France.

Dans quelle mesure les raisons de l'élaboration de ces universités populaires à la fin du XIXème siècle correspondent-elles à votre démarche?

Si on regarde historiquement et même au-delà de cette période d'éclosion fin XIXème on remarque que les Universités Populaires accompagnent les périodes de crise. Montée de l'antisémitisme dans la période de l'affaire Dreyfus, crise économique, sociale et politique dans le contexte des années 30... Actuellement elles poussent comme des champignons depuis 2002, année du passage de Jean Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles. Aujourd'hui encore nous sommes dans des temps de crise.

Les Universités Populaires ont historiquement eu pour objet de renforcer l'autonomie intellectuelle des individus par le savoir, de déconstruire les tentations xénophobes, de mettre en lumière les enjeux sociétaux et politiques à l'œuvre et de construire les outils de réflexion nécessaires à l'émergence d'une volonté collective. Nous nous inscrivons pleinement dans ce chantier historique.

La coloration politique (au sens de l'intérêt que vous portez à la vie de la cité) des programmes de cette université constitue t-elle une réponse à un besoin d'apporter des éléments alternatifs au discours ambiant?

Tout d'abord sur le discours ambiant. Il faudrait caractériser ce qu'on entend exactement par discours ambiant mais pour aller vite nous sommes effectivement confrontés à un certain discours. Un discours homogène qui, par l'usage de mots par exemple, « lisse la réalité » et cache les confits et les contradictions à l'œuvre dans la société. Un discours qui manipule aussi les peurs et les désirs. Face à ce discours qui déstructure le sens et désamorce l'engagement, les Universités Populaires sont un petit rempart. Rempart tout d'abord parce qu'elles sont une expérience collective. Il est dur de résister seul car nous sommes bornés à notre expérience personnelle par nature limitée. A l'Université Populaire il s'agit de partager ses réflexions, ses colères, son vécu et ses ressentis. Rempart ensuite parce qu'elles constituent des lieux où entre autre se déconstruit de manière précise ce discours là et qu'elles forment des individus conscients et avertis des manipulations intellectuelles à l'oeuvre et donc à l'avenir plus hermétiques.

En ce qui concerne la coloration politique, oui effectivement et d'ailleurs nous ne nous en cachons pas. Individuellement nous nous sommes, pour beaucoup, heurtés à la réduction de la sphère du politique. Aujourd'hui parler politique signifie aux yeux de tous élections, partis ou personnes. Rarement des idées elles même. Nous sommes même de plus en plus dans une sorte de laïcité politique c'est-à-dire une conception où le politique se cantonne à la sphère du privé. J'ai mes opinions, tu as les tiennes, on pourra les exprimer dans l'isoloir au moment des élections mais mes opinions ne regardent que moi.



Face à cela nous rejoignons un acception large du politique tel que vous le sous entendiez dans la question. Les idées en général recouvrent une force dans la mesure où elles sont débattues, discutées voir confrontées. Elles s'enrichissent d'autant plus. Les idées politiques si elles ne sont pas discutées ne sont plus des idées, juste du prêt à penser, car les défendre nécessite de se les approprier. Ce domaine du politique nous semble de plus recouvrir d'une profondeur et d'une complexité comme nul autre. Parler politique c'est mêler

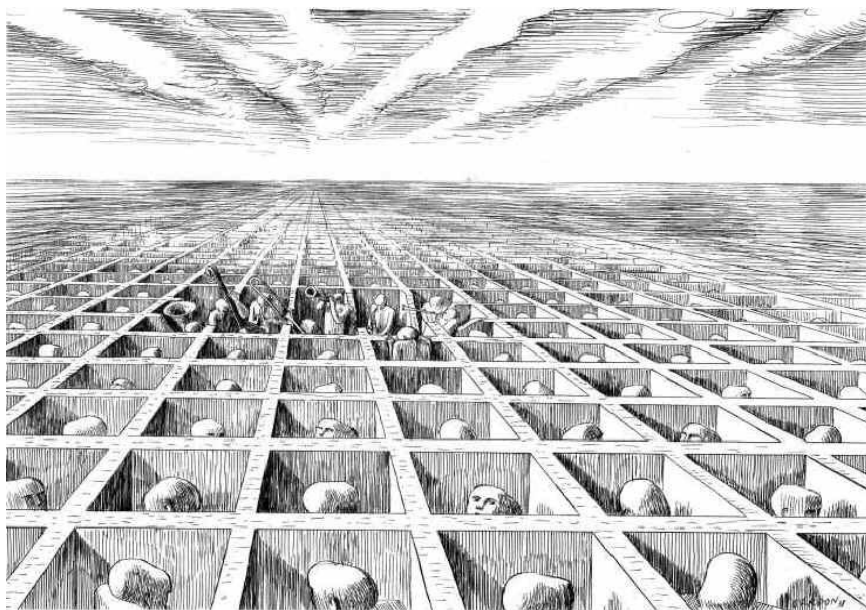
l'histoire, l'économie, la sociologie, la philosophie, la psychologie, le droit, la littérature voir même l'art. Quoi de mieux comme transversale pour décloisonner les matières entre elles ?

Notre démarche est la suivante. Dans un monde où les richesses sont concentrées et les pouvoirs confisqués, lutter pour les savoirs nous semble être un premier pas vers une possible réappropriation collective. Et ceci est fondamentalement politique.

Au vu du paysage médiatique, de ses différentes divisions (TV, radio, net, presse et livres), quel impact les Universités populaires ont-elles dans ce souci d'apporter des réponses alternatives aux débats courants qui marque leurs débuts?

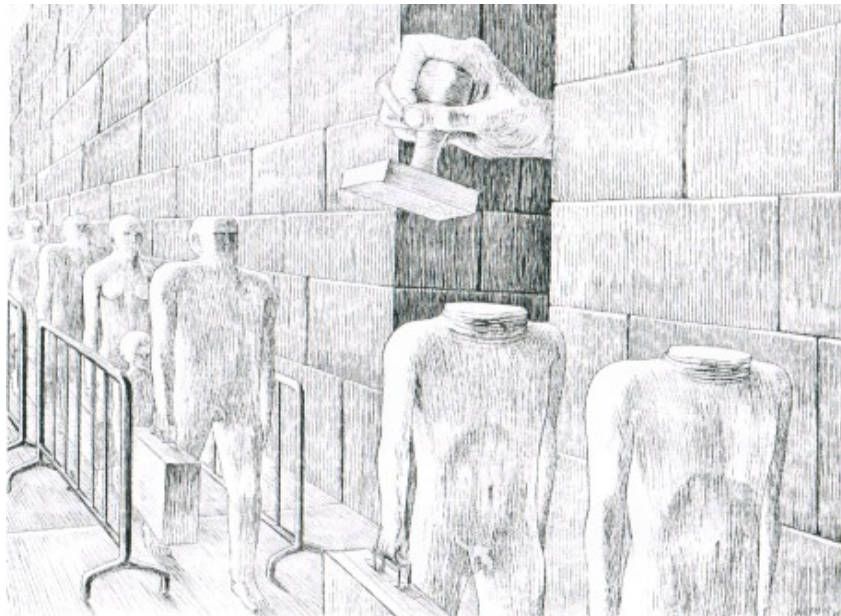
La démarche et les implications sont totalement différentes. Les médias ont pour rôle de divertir et d'informer. L'Université Populaire elle, élabore et transmet des savoirs, ce qui est fondamentalement différent. Les informations relatent des faits, les savoirs eux naissent d'un travail de réflexion et d'analyse. Les informations sont brutes, il y en a de nouvelles chaque jour de tel sorte que l'individu se sent noyer dans une actualité sur laquelle il a le sentiment de n'avoir aucune prise. Il se peut qu'à l'Université Populaire nous revenions sur des informations passées mais en prenant le temps de porter un regard réflexif sur elles pour qu'elles fassent sens et qu'elles s'intègrent à un cadre d'analyse plus grand. Créer du sens en somme. Nous étudions aussi des choses qui ne sont simplement jamais abordées dans ces médias là du fait de leur structure. L'urgence, l'obligation de la contradiction, l'omniprésence des faux experts, le temps laissé à la publicité, la peur de tout ce qui est un tant soit peu complexe... tout cela n'est pas propice aux savoirs.

Et puis un « consommateur » de médias est dans une position passive, une position de spectateur. Il n'a aucune prise sur ce qui est dit. A l'Université Populaire il a non seulement prise sur ce qui est dit lors des conférences, mais il endosse le rôle de celui qui parle dans les ateliers. Dans ces ateliers le contenu même est construit par les participants qui à partir de documents échangent et débattent. Ce contenu est même enrichi des expériences et des connaissances de chacun. C'est pour cela que dans le cadre de ces ateliers nous parlons de construction collective du savoir.



A une époque où la majorité des citoyens accède aux études (sans pour autant être prolongées jusqu'au supérieur), la démarche de prolongement de l'enseignement (dans sa démarche de transmission) jusqu'à l'âge adulte a-t-elle encore du poids (j'allais dire un sens) pour vous?

Un poids énorme oui. Car on ne cesse pas d'apprendre ou de réfléchir une fois les études finies. Un individu construit des savoirs tout au long de sa vie. L'attribution des rôles sociaux voudrait nous faire croire le contraire. Beaucoup de personnes nous disent qu'ils ne sont plus en âge de réfléchir, qu'ils ont arrêté les études il y a longtemps (et certains en sont même soulagés) et puis que les savoirs c'est pas pour eux mais pour les intellectuels ou les philosophes. Il y a toute une violence qui passe par les savoirs. La violence des mots, des connaissances, des citations... La culpabilité de celui qui ne sait pas, qui croit ne pas savoir ou qui se pense incapable de savoir quoi que ce soit. Qui suis je moi pour penser? Et derrière cette auto censure, on trouve des histoires difficiles avec le savoir: une scolarité mal passée et vite abrégée, une absence de diplômes...



A l'Université Populaire nous tentons d'atténuer cette violence et de retourner l'auto censure qui en découle. Je ne dis pas que nous y arrivons tout le temps mais nous en sommes conscient et essayons au maximum d'adopter des formes pédagogiques et des contenus adaptés.

De plus le savoir est bien plus large que le savoir universitaire ou scolaire. Nous sommes tous détenteurs de savoirs, de savoir être, de savoir vivre, de savoir faire... Chacun construit un savoir à partir de ses expériences vécues.

Je parlais du combat pour les savoirs plus haut le voici: Nous sommes tous capables, tous chercheurs. Réapproprions nous le savoir quelque soit notre âge, notre niveau d'étude ou notre statut social.

A l'image de l'Université de tous les savoirs, un projet impulsé par Jean-Jacques Aillagon (entre autres) qui publie une somme hétéroclite de mémoires, de livres, d'émissions en tous genres, les Universités Populaires doivent-elles se lancer dans une série de productions ponctuelles ou récurrentes pour appuyer leur démarche et toucher un plus grand nombre de citoyens?

Oui je le pense. C'est dans leur mission de transmission. Nous nous interrogeons beaucoup à l'Université Populaire de Bordeaux sur le caractère éphémère de nos séances. Comment retranscrire les discussions et les débats? Comment donner une suite concrète aux réflexions?

Et sur cette question nous n'avons pas de réponse magique. Nous enregistrons de manière sonore les séances du premier semestre car il était facile de le faire pour des conférences. La chose est plus compliquée pour un atelier. Et puis des productions d'accord mais pour quels producteurs? Quelle place pour les productions des participants? Après la légitimité à penser, la légitimité à écrire... et à publier. Beaucoup de questions, peu de réponses pour l'instant.

Le peuvent-elles?

Cela dépendra d'elles. Des moyens et des outils qu'elles se donnent. Si elles considèrent que leur mission s'arrête à une simple diffusion de savoirs universitaires hors de la sphère de l'Université elles ne produiront pas (or des personnes organisatrices de ces UP). Si elles assument leur caractère politique tel que nous le réclamons à l'Université Populaire de Bordeaux et qu'elles prennent conscience de leur potentiel cela peut s'envisager. Sous quelles formes, pour quels contenus et à quelle fréquence... c'est un chantier ouvert. Tout dépendra de leurs ambitions.

J'ai cru comprendre que vos conférences étaient ouvertes à tous (selon les places disponibles). Comment parvenez-vous à cadrer les débats (voire, la sécurité) lors de certains débats potentiellement houleux? (je pense notamment à des thématiques relatives à l'Islam. Thématiques pouvant réveiller les ardeurs de quelques fâcheux)?

Vous allez sans doute être surpris mais nous ne cadrions pratiquement pas les débats. Nous en influençons le cours en intervenant lors des conférences, mais comme n'importe quel autre participant. Évidemment lors des ateliers nous avons le rôle particulier d'animateur, nous impulsions une dynamique, posons les questions qui fâchent, provoquons, apportons des éléments nouveaux... mais nous ne limitons pas les débats au sens où vous l'entendez. Nous essayons de faire en sorte que tout puisse se dire lors de ces débats, même les énormités. Du moins que personne ne se sente intimidé par la perspective de dire une bêtise ou quelque chose de choquant pour le reste de l'assistance.

Vous évoquiez la thématique de l'Islam. Quelqu'un a dit lors d'une séance précédente que personnellement il avait peur de l'islam. Il y avait des personnes de confessions musulmanes dans la salle. Et il n'y a eu aucun problème de sécurité quel qu'il soit. Car le but du cycle est de déconstruire les préjugés en montrant la complexité de l'histoire de ce fait religieux. Nous avons interrogé collectivement l'affect qu'il avait osé exposer à tout le monde pour très vite voir que celui ci était fondé sur des représentations toutes faites. Cependant

aucun procès s'en est suivi. Ici pas de coupable ni même de gagnant ou de perdant d'un quelconque affrontement rhétorique.

Plus généralement nous n'avons jamais eu de problème de sécurité.

Par rapport à des structures similaires situées plus près de Paris, l'Université Populaire de Bordeaux est-elle lésée quant à l'engouement des invités, conférenciers?

Non il ne me semble pas. Nous fonctionnons au maximum avec des personnes originaires de Bordeaux ou des environs. Très peu d'enseignants chercheurs nous ont donné des réponses négatives sur le principe et c'est pour cela que nous avons pu monter un premier semestre dans l'urgence. Pour des intervenants extérieurs nous avons plutôt été surpris du contraire. Surpris de voir la Société des Etudes Camusiennes répondre positivement à un premier mail envoyé sans trop y croire. Surpris par la réponse positive de l'Acrimed et de Gilles Balbastre. Même Luis Sepulveda et Miguel Bennisayag ont répondu positivement sur le principe sans que cela ait pu être concrétisé sur des dates précises qui convenaient à eux et à nous. Nous allons d'ailleurs rencontrer Miguel Bennisayag et réaliser avec lui une petite interview/discussion filmée qui sera diffusée dans le cadre du cycle sur l'Amérique Latine. Donc en soit non, nous avons plutôt été surpris de l'inverse.

Pouvez-vous, me présenter votre démarche globale : formule de conférences, fréquentation (approximative) des conférences et des ateliers. Pourquoi vous consacrer (à titre personnel) à cette UPB?

Je crois que celle-ci transparaît dans toutes les réponses précédentes. Plus concrètement nous organisons ce semestre cinq cycles thématiques composés d'une dizaine de séances chacun, entièrement gratuites et ouvertes à tous. Chaque cycle se déroule un même soir de la semaine, avec une séance chaque semaine (hormis vacances). Les cycles se déroulent tous dans des lieux différents pour être présents dans différents quartiers de la ville. Ces lieux sont majoritairement des centres sociaux car ils constituent des carrefours associatifs dans les quartiers et des lieux de passage. Mais cela peut avoir lieu dans des théâtres (comme à l'Onyx au premier semestre) voir même des instituts (Institut Cervantes ce semestre, Institut Goethe le semestre dernier). Chaque séance dure deux heures en fin de journée, début de soirée pour permettre aux travailleurs de pouvoir venir. Il y a deux formes principales: la conférence-débat ou l'atelier de construction collective du savoir. En terme de fréquentation nous avons eu à peu près (pas de comptage exact) deux mille personnes qui ont assisté aux séances du premier semestre. Pour le second semestre cela dépend des soirs, des lieux et des cycles. Nous sommes des fois peu nombreux (une quinzaine) et des fois plus nombreux (60-70).

Personnellement c'est difficile à dire et au fond cela n'importe pas beaucoup. Qu'est-ce qui détermine un engagement? La chose me passionne, elle soulève des questions très intéressantes et dispose d'un potentiel qui me semble très important. C'est un laboratoire d'expérimentation dans lequel on peut immédiatement inscrire une idée dans le réel du fait que, contrairement à une institution publique, celui-ci dispose d'une marge de manœuvre très importante. Nous ne sommes au fond limités que par notre propre manque d'imagination.

Il n'y a pas un jour sans lequel, au détour d'une conversation, je relève secrètement l'utilité d'une Université Populaire. Cela me semble être quelque chose de très précieux.